

CHAPITRE XIII

DE LA COMMUNION FERVENTE : SES CONDITIONS

*Sub umbra illius quem
desideraveram sedi et fruc-
tus ejus dulcis gutturi meo.*

Je me suis assis à l'ombre
de celui que j'avais désiré,
et son fruit est doux à ma
bouche.

(Cant., II, 3).

Qu'ils sont magnifiques les fruits de la sainte Communion : les richesses de la grâce sanctifiante augmentées ; l'âme nourrie et vivifiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la préservation des péchés mortels ; la rémission des fautes vénielles et des peines temporelles, dues à nos offenses envers Dieu ; un gage reçu de la gloire éternelle ; une douceur ineffable qui rejaillit jusque sur le corps ; un droit nouveau acquis à la résurrection glorieuse ; l'unité du corps mystique du Sauveur procurée. Mais pour qui la plénitude de ces grâces étonnantes ? Pour l'âme qui communit avec ferveur. Qu'est-ce donc que la *ferveur* et quelles en sont les *conditions* pour la Communion ?

I

Que personne, dit saint Jean Chrysostome, ne vienne à la Table sainte avec tiédeur et engourdissement, que tous, au contraire, soient pleins de ferveur et d'empressement, *Nemo resolutus accedat, nemo cum nauseâ, omnes ferventes et excitati*. Mais qu'est-ce que la ferveur ? C'est, répond le cardinal de Lugo, une certaine ardeur de charité par laquelle nous aimons Dieu non-seulement dans les choses nécessaires, mais encore dans les choses de surrogation (1). La ferveur réside essentiellement dans la volonté ; elle consiste dans une disposition de générosité dans l'amour. Qu'on le remarque bien, cette ferveur de *volonté* est seule requise pour participer abondamment aux fruits de la Communion. La ferveur *sensible*, dirons-nous avec un pieux auteur, n'est pas nécessaire. Elle peut même chez plusieurs dégénérer en jeu d'imagination, en recherche d'amour-propre, en délicatesse pleine de sensualité mystique. Il ne faut pas penser l'obtenir à force de bras. Souvent plus on la poursuit, moins on arrive à la saisir. Les efforts que l'on fait pour l'atteindre ne servent qu'à tendre les nerfs, à fatiguer la tête et à créer une sorte d'impuissance intellectuelle et morale. Au contraire, lorsque le cœur est à Dieu dans la tranquillité de l'amour, souvent elle se fait sentir comme spontanément, au moment où l'on s'y attend le moins. Les personnes qui cherchent avec inquiétude cette ferveur sensible feraient bien de mé-

(1) De Lugo, *De Euch.*, sect. IV.

diter les belles paroles du Docteur séraphique : « Plus d'une fois, dit-il, la liberté de l'âme est ensevelie sous les efforts impétueux du cœur. Alors on veut extorquer d'une manière violente et précipitée l'expression d'une piété affectueuse ; et si l'on ne peut pas obtenir immédiatement, selon les désirs de son cœur, cette grâce de dévotion sensible, on s'attriste et l'on s'endurcit davantage. Et plus les désirs de se forcer dans cette voie sont excessifs, plus l'aridité augmente. Ainsi quand on met des raisins et des olives sous le pressoir, si l'on veut précipiter l'opération, on obtient une liqueur moins limpide et moins bonne que si l'on avait pressuré tranquillement et avec modération. Plus l'amour est libre, plus il est fécond. Aussi, souvent plus tard et dans une autre circonstance, l'homme sent davantage ce sentiment de piété, parce qu'alors son âme livrée à sa propre liberté, s'élève spontanément sur les hauteurs, tandis qu'une précipitation violente fatigue même les mouvements de la vie corporelle (1). »

Cela étant dit comme préliminaire, voyons quelles qualités doit avoir la Communion pour être vraiment fervente.

II

Elles sont parfaitement exprimées dans cette parole des saints livres : « Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré. » La Communion fervente est celle qui est faite avec une foi profonde, *sub umbra illius* ;

(1) S. Bon , *De Prof. rel.*, lib. II.

avec des désirs enflammés, *quem desideraveram* ; dans le calme et le repos du recueillement, *sed*.

I. Je me figure une âme fervente qui va s'approcher de la Table sainte ; un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul, une sainte Thérèse. Quel est son premier sentiment ? c'est un vif sentiment de foi. « Je vais recevoir mon Dieu ! » Cette pensée est pour elle une vive lumière qui inonde son esprit de clartés ; c'est un ressort puissant qui donne le branle à toutes les saintes affections de son cœur. C'est une lumière. Sous les frêles accidents du pain et du vin elle adore le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le Créateur de l'univers, le Roi des rois, le Juge des vivants et des morts, la joie des anges et des saints. Il est là, se dit-elle, cachant sous les apparences eucharistiques l'éclat de son visage plus étincelant que mille soleils. Elle ne souhaite pas comme ces fidèles de Constantinople, dont parle saint Jean Chrysostome, de voir Jésus-Christ, de toucher le bord de sa robe ; elle le voit, elle le touche des yeux de la foi, du doigt de l'amour, des empressements de la dévotion ; *tangis potest, sed affectu, non manu ; voto, non oculo ; fide, non sensibus. Tangis manu fidei, desiderii digito, devotionis amplexu, tangis oculo mentis* (1). Et cette vision de Jésus-Christ par la foi, fait sur le chrétien qui va communier la même impression que la présence du Sauveur fit sur saint Jean-Baptiste, lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère. Elle fait tressaillir son cœur de joie ; elle met en mouvement toutes les vertus pour la digne réception de l'hôte divin qui va venir : la pénitence qui purifie son âme des moindres souil-

(1) S. Bern. *Serm xx in Cant.*

lures ; l'humilité qui le prosterne et l'anéantit dans le respect ; la religion qui lui fait rendre les hommages les plus profonds : l'espérance qui dilate son cœur ; la charité qui l'embrase ; le recueillement qui oublie la créature pour se concentrer fortement sur les amabilités infinies du Sauveur.

II. Seconde disposition de l'âme fervente : un désir ardent de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, *sub umbrâ illius quem desideraveram*. Oui, il faut venir au banquet eucharistique comme le cerf altéré s'élançe vers la fontaine d'eau vive, comme le famélique court à la table chargée de mets, comme celui qui est transi de froid se hâte près d'un ardent foyer. Il faut imiter l'Épouse des Cantiques qui commence ses entretiens avec son divin époux par des désirs enflammés : *Osculetur me osculo oris sui* (1). Il faut entrer dans les sentiments des anciens patriarches qui soupiraient dans les limbes après la venue du Messie : *Veni, Domine, et noli tardare !* Il le faut : c'est la volonté de Jésus-Christ : il veut être désiré, dit saint Grégoire de Nysse, *sitit sitiri*. Il le faut : la nature même de la Communion, où Notre-Seigneur se donne à nous sous forme de nourriture, nous le prescrit : la nourriture en effet profite en proportion de l'appétit avec lequel on la prend. Il le faut : nos propres intérêts l'exigent. Bienheureux, dit notre divin Sauveur, ceux qui ont faim et soif de la justice *parce qu'ils seront rassasiés* (2). *Il a rempli de biens les affamés* (3). *Dilataz votre bouche et je la remplirai* (4). Il le faut : les saints docteurs

(1) Cant. i, 1.

(2) Matth., v, 6.

(3) Luc., i, 53.

(4) Ps. LXXX, 11.

CHAPITRE XIV

DE LA COMMUNION D'ARIDITÉ : POURQUOI DIEU LA PERMET

*In terrâ deserta et invid
et in aqua sic in sancto
apparui tibi ut viderem vir-
tutem tuam et gloriam
tuam.*

Dans cette terre déserte où je me trouve, où il n'y a ni chemin ni eau, je me suis présenté dans votre sanctuaire pour voir votre puissance et votre gloire.

(Ps. LXII, 3).

Dieu fait passer le monde que nous habitons par de perpétuelles vicissitudes de jours et de nuits, de saisons différentes qui se succèdent les unes aux autres, de temps divers de pluie ou de sécheresse, d'air doux ou serein, de vents et d'orages qui font que rarement une journée ressemble à une autre journée. Admirable variété qui procure une grande beauté à l'univers ! Il en est de même de l'homme que les anciens ont appelé *un résumé du monde*. Sa vie naturelle et surnaturelle est un tissu de joie et de douleur, de consolations et de peines, de lumières et de ténèbres. Il

éprouve en particulier de ces alternatives dans la participation à la Table sainte. Tantôt il est inondé de délices : de douces larmes coulent de ses yeux, son cœur est ému d'une ineffable émotion, c'est une suavité incomparable, ce sont des lumières éblouissantes, c'est un ciel anticipé. Tantôt il est dans la sécheresse la plus aride : son esprit est plein de ténèbres, son cœur est comme glacé, il est pris d'un ennui indéfinissable, comme Jésus au jardin des Olives, *cœpit parere et tædere et mœstus esse* (1). Si le chrétien n'est pas éclairé sur les voies de Dieu, s'il ne sait pas quelle conduite il doit tenir dans cette situation désolée, il court risque de faire fausse route. Expliquons donc pourquoi Dieu permet qu'une âme ne trouve que sécheresse et aridité à la sainte Table : c'est ou bien pour nous punir paternellement, ou bien pour nous éprouver ; mais, toujours, c'est pour notre bien.

I

Avant d'entrer en matière, il est nécessaire de faire une remarque, pour qu'il n'y ait point de malentendu. Il y a une grande différence entre la tiédeur et l'aridité. Celle-ci ôte, à la vérité, le sentiment et le goût de la piété pour un temps, mais elle en laisse le fond, le solide et les pratiques ; celle-là, au contraire, ruine entièrement la dévotion et trouve de spécieux prétextes pour se dispenser de ses pratiques qui lui sont à charge. L'âme qui est dans l'aridité fait tous ses

(1) Marc., xiv, 33.

efforts et ne néglige rien pour sortir de sa peine, ou du moins pour mériter d'en sortir ; elle prie, elle soupire, elle s'humilie, elle se mortifie et elle agit avec le même courage et la même fidélité que si elle sentait beaucoup et était inondée de douceurs, digne, par là même, de se nourrir souvent du corps et du sang de Jésus-Christ. L'âme, au contraire, qui vit dans la tiédeur, ne fait aucun effort pour sortir de son état qui lui plaît ; elle néglige la prière, la présence de Dieu et la mortification, ce qui la rend indigne de s'approcher fréquemment de la sainte Communion.

Cela posé, je dis que Dieu nous retire les consolations sensibles de la Table sainte, d'abord pour nous punir de certaines infidélités.

Les aridités proviennent quelquefois d'un refroidissement de charité et d'une trop grande attache à la créature. On donne un trop facile accès aux pensées du monde ; on se distrait dans une infinité d'affaires étrangères à ses devoirs d'état et qui, ne regardant pas le salut, ôtent le temps de s'appliquer à Dieu. Tantôt on se livre aux vaines joies du siècle ; tantôt on se laisse insensiblement embarrasser dans les choses temporelles, et il arrive que peu à peu on perd le goût de Dieu.

D'autrefois, on est privé des suavités de la Communion, parce qu'on a résisté à la grâce. L'Épouse des Cantiques mollement couchée ne voulut point se lever pour aller ouvrir la porte à son Époux ; elle perdit la douceur de sa présence. La même chose nous arrive à nous-mêmes. Nous faisons des réserves, nous refusons certains sacrifices, nous agissons à l'égard de Dieu avec parcimonie, et Dieu, pour nous punir, se retire un peu de nous. Plongés que nous sommes dans beaucoup de petites satisfactions sensuelles, nous ne voulons pas

nous en priver pour aller à nos exercices spirituels ; nous ne répondons pas à la voix de Jésus qui nous appelle, et cela par une lâcheté réfléchie ; quoi d'étonnant, s'il nous laisse dans l'obscurité et l'assoupissement ?

Ceux-ci n'éprouvent plus de délices sensibles au banquet sacré, en punition de la négligence qu'ils ont eue à faire un bon et prompt usage des suaves consolations de l'amour divin. Leur nonchalance est punie comme celle des Israélites paresseux qui, n'ayant point ramassé la manne de bon matin, la trouvèrent toute fondue après le lever du soleil.

Ceux-là sont dans la sécheresse parce qu'ils ont abusé des grâces sensibles en en tirant vanité. « Dieu agit alors, dit saint François de Sales, dans son naïf langage, comme une mère qui ôte le sucre à son enfant sujet aux vers. Il nous prive des consolations de sa grâce lorsqu'une vaine et présomptueuse complaisance, qui est le ver du cœur, commence à s'y former. Il m'est avantageux que vous ayez humilié mon âme disait le prophète royal, car avant que vous l'eussiez fait, je vous avais offensé. *Bonum est quia humiliasti me !* » (1).

Il est juste de le remarquer, les afflictions de l'esprit viennent aussi de l'indisposition du corps ; l'excès des veilles, des travaux et des jeûnes nous accable de lassitude, d'assoupissement, de pesanteur et d'autres semblables infirmités qui ne laissent pas de fortement incommoder l'âme, à cause de son étroite union avec le corps.

(1) Ps. cxviii, 78.

nous le recommandent avec beaucoup d'instances. « Voulez-vous, dit saint Jérôme, recevoir la nourriture du Seigneur ? Voulez-vous manger votre Sauveur et votre Dieu ? Ecoutez ce qu'il vous dit : Ouvrez la bouche de votre cœur, car vous recevrez à proportion que vous l'ouvrirez. La mesure des biens que vous recevrez ne dépend pas de moi, mais de vous. Si vous le voulez, vous me recevrez tout entier : *Non est in meâ potestate, sed in tuâ est. Si volueris me totum accipies.* » Et saint Jean Chrysostome : « Ne voyez-vous pas avec quel empressement les enfants s'attachent au sein de leurs mères et pressent leurs mamelles. C'est avec la même ardeur que nous devons aller à la Table sainte et porter nos lèvres au calice du salut (1). » Et saint Anselme : « Plus vous aimez cette nourriture, plus vous en mangez ; et plus vous en mangez, plus vous l'aimez. L'amour et la faim de ce céleste aliment se perfectionnent réciproquement : *Hunc cibum plus manducat qui plus amat ; et plus amando rursus, qui plus et plus manducat, plus et plus amat.* Seigneur Jésus, puissé-je mieux comprendre mes misères et vos bontés pour vous désirer davantage ! Puissé-je entrer dans les sentiments des premiers chrétiens, qui soupiraient si vivement après la sainte Eucharistie, qu'ils l'appelaient « l'objet par excellence de leurs désirs », *DESIDERATA !* Puissé-je dire en toute vérité et sans mensonge, comme Isaïe : *Mon âme vous a désiré toute la nuit ; et je m'éveillerai dès le point du jour pour vous chercher de tout mon esprit et de tout mon cœur !* (2) Puissé-je en toute sincérité pouvoir m'écrier

(1) S. Joan. Chrys., *hom. lx ad. Pop. Ant.*

(2) Is., xxvi, 9.

avec le Psalmiste : *Que vos tabernacles me sont chers, ô Seigneur des vertus ! Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur. Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant ! Le passereau trouve bien une demeure dans votre temple, et la tourterelle un nid pour y mettre ses petits. O Seigneur des vertus, mon Roi et mon Dieu, faites que vos autels soient ma demeure ! Heureux ceux qui habitent dans votre maison, et qui mangent de votre pain ; ils vous loueront à jamais (1) !* Du moins, Seigneur, permettez-moi de prendre tous les soupirs, tous les désirs, toutes les ardeurs de vos Apôtres, de vos saints et surtout de l'auguste Marie, d'en faire un trésor et de vous l'offrir en supplément de mes langueurs et de mon indigence !

III. Si nous voulons communier avec ferveur, il faut apporter une troisième disposition : la douce tranquillité d'une âme recueillie. Nous devons veiller à ne pas nous laisser aller à un empressement tumultueux, à ne pas nous abandonner à la dissipation de l'esprit et du cœur. Il faut prendre comme l'Épouse du Cantiques des Cantiques, une situation de repos, « *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi.* » La loi figurative et la loi nouvelle unissent leurs voix pour nous faire cette recommandation.

Abraham voulant faire son sacrifice laissa ses serviteurs au pied de la montagne ; Moïse gravit seul le Sinai, après avoir donné ordre au peuple de rester en bas ; le Grand-Prêtre entra seul dans le sanctuaire pour offrir l'encens. Ainsi, quand nous allons recevoir la sainte Eucharistie, nous devons nous élever, par la

(2) Ps LXXXIII, 2-6.

contemplation, au-dessus de toutes les préoccupations terrestres. — L'encens qui brûlait sur l'autel des parfums montait en droite ligne vers le ciel les vents n'en faisaient point ondoyer la fumée ; ainsi les aspirations de notre cœur, quand nous sommes sur le point de communier, doivent aller droit à Dieu, sans être agitées par la distraction volontaire. — Le Fils de Dieu parut sur le char d'Ezéchiël comme un homme d'ambre, *in medio ejus quasi species electri* (1), pour nous apprendre que, comme l'ambre est doué d'une force attractive, de même, Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement veut attirer à lui nos esprits et nos cœurs, en les arrachant au monde et à ses vanités.

Sous la loi nouvelle, autrefois, avant la participation aux mystères sacrés, un diacre recommandait à haute voix le recueillement : ATTENDITE, faites attention ! s'écriait-il. Et aujourd'hui, avant de commencer les prières du *Canon*, le prêtre invite les fidèles à élever leur cœur en haut : *Sursum corda !* C'est comme s'il disait : « Tenez-vous, je vous prie, dans le respect ; oubliez les choses de la terre pour contempler dans le silence absolu des créatures les bontés infinies du Créateur ! »

Attachons un grand prix à ce recueillement profond quand nous nous disposons à venir à la Table sainte. Au moment de la Communion, dit encore saint Jean Chrysostome, il faut une grande tranquillité, beaucoup de silence et un calme profond dans l'intime de notre esprit : *Oportet magnam esse tranquillitatem, multumque silentium et profundam cogitationum quietem* (2). C'est dans le silence, dit le poète païen Ménan-

(1) Ezech., 1, 4.

(2) S. Joan. Chrys., *De Consust. Hom. VI.*

dre, que la divinité opère ses merveilles. C'est dans le silence de la nuit de Noël que le Sauveur s'est donné au monde ; c'est dans le silence du recueillement que Jésus se donne avec plénitude à l'âme. Rappelons-nous cette parole du P. Faber : « *Qu'une préparation de paix est le plus bel ornement d'un cœur dans lequel doit reposer mystérieusement le Très-Saint Sacrement.* »

Foi, désir et recueillement : voilà donc les trois sentiments qui animent les âmes ferventes quand elles vont s'unir à Notre-Seigneur dans la sainte Communion. Que ce soient nos dispositions quand nous participons au banquet sacré ; et nous recevrons avec abondance la grâce sanctifiante, et avec elle une grâce d'onction, une grâce de nourriture et de réfection spirituelle, une grâce de joie, une grâce de force qui nous fera marcher à pas de géant, dans la voie de la perfection !

Sans la Croix et le Saint-Sacrement je ne pourrais pas vivre !

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE.

CHAPITRE XV

DE LA COMMUNION TIÈDE : SES FUNESTES CONSÉQUENCES

Utinam frigidus esses !

Plût à Dieu que vous fus-
siez froid !

(Apoc., III, 15).

Par Communion tiède, j'entends celle qui est faite par une âme qui est volontairement languissante dans le service de Dieu, qui se traîne plus qu'elle ne marche dans les voies spirituelles, qui ne s'applique aucunement à vivre de la vie intérieure, toute absorbée qu'elle est dans les vanités du monde ; — par une âme immortifiée qui, le péché mortel excepté, ne sait rien refuser à ses passions, s'abandonne aux fluctuations du caprice, *vit dans l'habitude non rétractée du péché véniel de propos délibéré* ; — par une âme qui, sous prétexte que les fautes vénielles ne damnent pas par elles-mêmes, ne veut pas se priver de cent petites satisfactions légèrement coupables, traite ces péchés de bagatelles, et appelle ceux qui les évitent avec grand soin du nom dédaigneux de scrupuleux ou de dévots ; — par une âme qui s'approche de la Table